

Le libertaire

HEBDOMADAIRE ANARCHISTE

69, BOULEVARD DE BELLEVILLE — PARIS

Adresser tout ce qui concerne
l'administration à FISTER

ABONNEMENTS

POUR LA FRANCE :	POUR L'EXTÉRIEUR :
Un an . . . 10 fr.	Un an . . . 15 fr.
Six mois . . . 5 fr.	Six mois . . . 8 fr.

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquate à chaque époque.

Adresser tout ce qui a trait
à la rédaction à LECOIN

LA RÉPRESSION EN ITALIE EN ESPAGNE

Les lecteurs se souviennent du mouvement insurrectionnel d'Italie de 1920, qui aboutit à l'occupation des usines et de la terre par les ouvriers et paysans ; mouvement insurrectionnel qui avait pris des formes libertaires et qui, pour cela, fut brisé par les politiciens. Les lecteurs se rappellent aussi qu'à ce moment-là un des survivants de la première et glorieuse Internationale, le camarade Errico Malatesta était déjà en Italie.

Les sbires du gouvernement de Victor Emmanuel, fidèles serviteurs de la bourgeoisie du royaume, crurent, par l'emprisonnement de l'anarchiste Malatesta, du syndicaliste Borghi et d'autres camarades, mettre fin à cette période d'agitation, et ils les arrêtèrent.

Après six mois de dure détention, Malatesta et les autres camarades, commencèrent la grève de la faim, pour protester contre l'excessive prolongement de l'instruction de leur affaire. Mais la magistrature qui obéissait scrupuleusement aux ordres venant d'en haut, ne s'en préoccupa point ; les emprisonnés étaient désormais condamnés à mourir.

Pendant les sept jours de leur jeune, tandis que leur vie s'éteignait lentement et que le prolétariat restait indifférent, le journal quotidien anarchiste Umanita Nova commença une campagne d'agitation en faveur des détenus. On était alors au 22 mars 1921, sixième jour de la grève de la faim, lorsque Umanita Nova annonça que Malatesta mourrait.

Ce fut alors que les anarchistes se décidèrent à agir.

Ayant eu vent que les personnages influents de la police locale se vautraient dans l'orgie, dans un des principaux abris d'exploiteurs et de parasites de toute sorte, ils s'y dirigèrent et le théâtre Diana fut presque détruit. A la voix mourante des anarchistes emprisonnés, s'ussaient le son formidable de la dynamite.

On arrêta en masse les anarchistes. Quelques-uns d'entre eux se déclarèrent ouvertement les auteurs et revendiquèrent leur acte. Après vingt-deux jours de débats, à travers mille embûches, le procès de ces camarades défenseurs de notre idéal, s'est terminé le 1^{er} juin par une des plus iniques sentences de classe que l'histoire ait enregistrée jusqu'à ce jour.

Les camarades Mariani et Boldrini (ce dernier récemment expulsé par les flits de la social-démocratie allemande) ont été condamnés à la réclusion perpétuelle, Agugini à 30 ans de réclusion.

Les autres, au nombre de onze, à des peines variant de 4 à 16 ans de réclusion. Nos emprisonnés quittèrent la salle des assises en chantant l'hymne anarchiste, tandis qu'une poignée de policiers et de fascistes acclamaient l'instauration prochaine de la dictature militaire.

Un Groupe de Camarades Italiens.

LES DENRÉES

PREMIER ET DEUXIÈME CHAPITRE

Si la prochaine révolution doit être une révolution sociale, elle se distinguerait des soulèvements précédents, non seulement par son but, mais aussi par ses procédés. Un but nouveau demande des procédés nouveaux.

Les trois grands mouvements populaires que nous avons vus en France depuis un siècle (1), diffèrent entre eux sous bien des rapports. Et cependant ils ont tous un trait commun.

Le peuple se bat pour renverser l'ancien régime ; il verse son sang précieux. Puis, après avoir donné le coup de collier, il rentre dans l'ombre. Un gouvernement composé d'hommes plus ou moins honnêtes se constitue, et c'est lui qui se charge d'organiser : — la République en 1793 ; le travail en 1848 ; la Commune libre en 1871.

Imbu des idées jacobines, ce gouvernement se préoccupe avant tout des questions politiques : réorganisation de la machine du pouvoir, épuration de l'administration, séparation de l'Eglise et de l'Etat, libertés civiques, et ainsi de suite.

Il est vrai que les clubs ouvriers surveillent les nouveaux gouvernements. Souvent, ils imposent leurs idées. Mais, même dans ces clubs, que les orateurs soient des bourgeois ou des travailleurs, c'est toujours l'idée bourgeoise qui domine. On parle beaucoup de questions politiques — on oublie la question du pain.

De grandes idées furent émises à ces époques, — des idées qui ont remué le monde ; des paroles furent prononcées qui font encouer nos coeurs, à un siècle de distance.

Mais le pain manquait dans les faubourgs. Dès que la révolution éclatait, le travail chômait inévitablement. La circulation des produits s'arrêta, les capitaux se cachèrent,

(1) Etude tirée de la « Conquête du Pain », de Kropotkin.

Les tribunaux de la « Justice » bourgeois espagnole s'apprirent à rendre les plus abominables sentences.

C'est pour satisfaire au patronat férocement qui l'ont veut continuer, avec le concours de la Loi, la série de crimes perpetrés jusqu'à présent en dehors de la Loi. L'on veut annihiler complètement la semence des bons hommes et dévoués militants dont le seul délit est de n'en avoir commis aucun. Nous affirmons que l'on ne fait la chasse aux nobres que pour satisfaire la haine des maires Anido et Arlegui et des patrons tout-puissants.

Dans le prochain exercice judiciaire, les tribunaux vont se mettre au « boulot ».

Quarante-six de nos camarades vont comparaire devant eux, qui sont passibles : l'un de la peine de mort, sept d'une condamnation à perpétuité et les autres, ensemble, de quatre cents années de réclusion.

Nous ne plaignons pas devant nos ennemis ; nous ne demandons pas la justice comme une aumône ; nous ne nous abaissons pas à parler aux bourgeois du peuple.

C'est au peuple que, de toute notre force, nous nous adressons.

Si, pendant trois années, la lâcheté et l'indifférence ont pu faire taire des millions de voix d'exploitaires, l'évidence du crime, une solidarité plus étroite, un ralliement des forces prolétariennes qui s'opère de plus en plus, donnent conscience de la force au monde du travail, il faut comprendre ses intérêts, ses droits et surtout ses devoirs d'entraide, et nous attendons de lui qu'il sauve les révolutionnaires espagnols persécutés.

Solidarité pour les emprisonnés ! Amour pour la liberté ! Tous debout pour la vraie justice !

Le Comité Pro-Presos de Barcelone.

A tous nos Amis

Après avoir écrit à tous nos abonnés en retard pour leur demander de bien vouloir renouveler leur abonnement expiré, nous nous trouvons dans l'obligation de supprimer l'envoi du journal à ceux de nos camarades dont le retard est antérieur au n° 170.

Nous ne pouvons croire à la désaffection de leur part. Qu'ils se réabonnent donc au plus vite !

Le Libertaire, organe de combat et de propagande anarchiste, ne peut vivre et prospérer que si le concours de tous les anarchistes de ce pays lui est acquis. Amis ! nous ne marchanderons pas votre appui car nous, nous ne menons pas vos efforts !

Abonnez-vous ! réabonnez-vous. Demandez aussi des listes de souscriptions que vous ferez circuler.

VIVE COTTIN !

Président du Conseil, ministre de la Guerre : Clemenceau, le vieillard sinistre, triomphant. Jetant aux quatre vents ses écrits de naguère, Voici qu'il exalte la Mort comme un bienfait. L'Europe n'était plus qu'un vaste coupe-gorges — Au loin, s'entendait bien quelque rumeur de Paix, Mais l'auteur de Draveil, Villeneuve-Saint-Georges. Aurait voulu courber le Monde sous son faix. Sans aucune pitié pour toutes ses victimes Il disait : « Jusqu'au bout ! écrasons l'ennemi ! » Accomplissant alors le plus odieux des crimes Il prolongea la guerre d'un an et demi.

Enfin ! vint l'armistice ; alors, ivre de gloire, Celui qui fit tuer les hommes par millions, O honte ! fut nommé Le Père la Victoire ! Et se vit encensé par tous les trublions. Le Peuple — au lieu de voir en ces mots un outrage — Mélangea ses vivats au concert laudatif Cependant que là-bas sur les champs de carnage S'élevait jusqu'au ciel un grand appel plaintif. Volé, saigné, trompé, le « Lion Populaire » Bénissa l'assassin — ô, spectacle écoeurant ! C'est alors qu'indigne, frémissant de colère, Un homme allait tenter d'abattre le tyran.

Bien que la lâcheté fleurisse à l'envie, Tout seul tu te dressas, ô fort d'entre les forts ! Tu partis un matin, sacrifiant ta vie, Pour rédimier un Peuple et venger tous ses morts Et tu tuas alors sur le vieillard ignoble Qui voulut tant de mal à notre Humanité. Oui, ton geste fut grand, beau, courageux et noble D'avoir voulu venger le Monde ensangléant. Hélas ! ton coup manqua. La sinistre crapule Par malheur survécut à la balle d'acier ! Et toi, tu fus jeté dans la noire cellule Où tu souffres encor, ô noble justicier !

Nous ne t'abandonnons pas à ton noir destin ! Et vous, les chats-fourrés de la Magistrature, Déployez contre nous toute la procédure ! Vous n'étoufferez pas ce cri : Vive Cottin !

(12 janvier 1922.)

Louis LOREAL.

ce que vous avez gagné à la Révolution ?

Et il est bien temps d'en finir ! » Et le cœur serré, à bout de patience, le révolutionnaire en arrivait à se dire : « Perdie encore une fois, la Révolution ! » Il rentrait dans son taudis et il laissait faire.

Alors la réaction s'affichait, hautaine. Elle accomplissait son coup d'Etat. La Révolution morte, il ne lui restait qu'à piétiner le cadavre.

Et on le piétinait ! On versait des flots de sang ; la terre blanche abattait les têtes, peuplait les prisons, pendant que les orgies de la haute pègre reprenaient leur train.

**

Voilà l'image de toutes nos révoltes. En 1848, le travailleur parisien mettait « trois mois de misère » au service de la République, et au bout de trois mois, n'en pouvant plus, il faisait son dernier effort désespéré, — effort noyé dans les masses.

Et en 1871 la Commune se mourait faute de combattants. Elle n'avait pas oublié de décreté la séparation de l'Eglise et de l'Etat, mais elle n'avait songé que trop tard à assurer le pain à tous. Et on a vu à Paris la haute gomme narguer les fédérés en leur disant : « Allez donc, imbéciles, vous faire tuer pour trente sous pendant que nous allons faire ripaille dans tel restaurant à la mode ! » On comprit la faute aux derniers jours ; on fit la soupe communale ; mais c'est trop tard : les Versaillais étaient déjà sur les remparts !

**

« Du pain, il faut du pain à la Révolution !

Que d'autres s'occupent de lancer des circales en périodes éclatantes ! Que d'autres se donnent du galon tant que leurs épaulas en pourront porter ! Que d'autres, enfin, débâtèrent sur les libertés politiques...

Notre tâche, à nous, sera de faire en sorte que dès les premiers jours de la Révolution, et tant qu'elle dura, il n'y ait pas un seul homme sur le territoire insurgé qui manque de pain, pas une seule femme qui soit forcée de faire queue devant la boulangerie pour rapporter la boule de son qu'on voudra bien lui jeter en aumône, pas un seul enfant qui manque du nécessaire pour sa faible constitution.

Nous avons l'audace d'affirmer que chacun doit et peut manger à sa faim, que c'est le pain pour le pain pour tous que la Révolution !

**

Il est, évidemment, comme l'avait déjà dit Proudhon, que la moindre atteinte à la propriété amènera la désorganisation complète de tout le régime basé sur l'entreprise privée et le salariat. La société elle-même sera forcée de prendre en mains la production dans son ensemble et de la réorganiser selon les besoins de l'ensemble de la population.

Mais comme cette réorganisation n'est pas possible en un jour ni en un mois ; comme il faudra une certaine période d'adaptation, pendant laquelle des millions d'hommes seront privés de moyens d'existence — que ferait-on ?

Alors le peuple commençait à lasser. « Elle va bien, votre Révolution ! » soufflait le réactionnaire aux oreilles du travailleur. « Jamais vous n'avez été aussi miserable ! » Et peu à peu, le riche se rassurait ; il sortait de sa cachette, il narguait les va-nu-pieds par son luxe pompeux, il s'affublait en muscadin, et il disait aux travailleurs : « Voyons, assez de bêtises ! Qu'est-

**

— « Elle va bien, votre Révolution ! » soufflait le réactionnaire aux oreilles du travailleur. « Jamais vous n'avez été aussi miserable ! » Et peu à peu, le riche se rassurait ; il sortait de sa cachette, il narguait les va-nu-pieds par son luxe pompeux, il s'affublait en muscadin, et il disait aux travailleurs : — « Voyons, assez de bêtises ! Qu'est-

**

Il faudra, selon nous, pour agir pratiquement, que le peuple prenne immédiatement possession de toutes les denrées qui se trouvent dans les communes insurgées ; les inventoires et fasse en sorte que, sans rien

Oui, tous syndicables !

Il n'y a pas de non syndicables. Anarchistes, si nous nous mettons en garde contre l'ambition politique de l'individu, quel qu'il soit, nous avons confiance dans la capacité économique de chacun. Tout être porte en soi un monde de possibilités morales et pratiques. C'est pourquoi personne ne peut avoir la prétention d'assimiler tous les autres êtres aux formes de sa propre race, ni de les soumettre aux lois d'un idéal social. Personne ne peut justifier à nos yeux le pouvoir de diriger l'ensemble des hommes les règles de leur conduite.

Il n'y a pas, pour nous, de hiérarchie qui accorde à certains plus de pouvoir social qu'à d'autres. Nous aimons trop la vie pour lui dénier et des barrières conventionnelles. Cela ne signifie pas, cependant, que nous croyons à l'égalité de tous les êtres devant la vie. Mais nous voulons nous contenter de constater la diversité multiforme des pouvoirs humains — sans en tirer de conclusion morale, sans en extraire des lois, sans en faire un Code.

En tout cas, si nous considérons qu'il est mauvais pour l'individu, fût-il le plus génial, de se mêler des affaires d'autrui pour en prendre le commandement, nous croyons, par contre, qu'il est excellent pour chaque individu, fût-il le moins doué, d'apprendre à ne point obéir, c'est-à-dire de s'exercer à s'occuper lui-même de ses propres affaires.

Ainsi, en sommes-nous arrivés à cette persuasion qu'il n'y a pas d'inutiles. Chacun a une place à tenir librement dans le monde du travail. Il y a une fonction réservée à tout être vivant dans l'activité productive. Les inutiles, les parasites, les « malfaiteurs » d'aujourd'hui ne sont ainsi que parce qu'ils ignorent ce qu'ils portent en eux d'innocuité créatrice ou, au contraire, parce que la Société veut l'ignorer. Nous savons que le régime politique du monde ne permet pas l'individu de vivre suivant sa fonction originale.

Dans l'organisation libertaire du travail, ce n'est plus la collectivité qui détermine l'individu, selon une vague loi tyrannique d'intérêt général ; c'est l'individu qui, par sa propre activité, modifie, révolutionne, perfectionne incessamment le milieu social. Physiologiquement, à un démonstration (voir Devries) toute l'importance catastrophique des « monstres », des « anomalies », des cas individuels qui, en se reproduisant, se propagent avec une rapidité surprenante, arrivent — contrairement aux lois darwinianes de l'évolution — à provoquer de véritables bonds dans la vie naturelle. Tout être porte en soi une possibilité de rénovation, de richesses extraordinaires pour le monde, et l'on ne peut pas dire si ce n'est pas le plus pauvre en apparence, le plus disgracieux, qui ne sera pas pour son milieu l'animateur des plus grandes idées ou le réalisateur des plus bénéfiques découvertes.

Ni au-dessus, ni au-dessous de la misère des travailleurs. Tous dans le combat économique sur le même rang, avec chacun son tempérament et sa vocation.

Il n'y a pas, pour nous, de monstres morts à éliminer de la vie communale, mais pour nous, de faire commander que pourraient être libres et vivants tous les êtres vivants peuvent coopérer à l'organisation des efforts pour assurer la vie économique.

Quel que soit l'individu, il est toujours une grande réalité à respecter comme individu. Cette pensée est à la base du syndicalisme libertaire. Elle justifie ce que l'appelle la syndicalisation individualisée.

Elle signifie que les syndicats ont pour tâche, en accueillant tous les êtres dans l'organisation ouvrière, en ouvrant à tous (même aux sans-travail) les portes du monde du travail, de permettre à chacun de trouver son rôle individuel dans la production, celui qui convient le mieux à son tempérament, celui qui lui permettra de réaliser, avec la plus grande satisfaction pour soi-même, le maximum d'harmonie et de progrès dans le milieu naturel de tous les hommes produisant et consommant en liberté.

**

mes, afin de ne créer que pour le bien-être du prolétariat et pour sa liberté.

Quand la Fédération des cheminots aura ses propres techniques et ses propres administrateurs, nous accepterons sans réchigner toutes les réglementations issues de sa compétence, parce que nous saurons, ce faisant, ne pas risquer, comme aujourd'hui, l'écrasement ou l'asphyxie à chaque voyage.

Toutes les fédérations d'industrie pour la vie industrielle (production) et de tous les groupements locaux de travailleurs (communaux, régionaux, etc.) pour la vie économique (consommation), nous attendrons nous exigerons même des réglementations appropriées, issues de la technique et de la pratique des producteurs-consommateurs.

Et c'est ainsi que l'organisation du travail pourra remplacer l'autorité de l'Etat ; la syndicalisation abolira la législation.

Car cette syndicalisation n'est pas une politique ; c'est l'affirmation complète d'une réalité ; c'est la logique du producteur ; c'est la production repoussant les chaînes du capital et s'affirmant avec intelligence et cette syndicalisation n'est pas que par l'individu et pour l'individu. Elle est l'individu-producteur tenant conscience de son produit et affirmant ce pouvoir et se révoltant pour prendre le seul pouvoir auquel il aspire : le pouvoir de la chose qu'il veut créer en harmonie avec ses aspirations intellectuelles et morales.

Il y a une vieille formule prolétarienne, délicatement usée sans raison qu'elle en est devenue ridicule. Et, cependant, elle continue en elle toute la révolution ouvrière, tout le syndicalisme, toute la syndicalisation et même tout ce que j'appelle la syndicalisation individualisée : *Le Travailleur conscient et organique*.

Cela signifie : l'individu prenant conscience de son travail, illuminant de conscience son travail et s'associant, s'organisant avec les autres travailleurs qui peuvent l'aider à être le maître de ses efforts. C'est pas la dictature du prolétariat. C'est la libra puissance des prolétaires. Elle s'exerce pas dans des ministères, dans les bureaux d'un pouvoir central politique mais sur le terrain même du travail, à l'atelier ayant qu'à lui syndicat, au syndicat ayant qu'à la fédération. Et la confédération doit subir, par le syndicat et la fédération, le contrôle incessant de l'individu, seule réalité productive.

André COLOMER.

L'HUMANITÉ

Dans l'immense tourbillon d'idées du siècle, l'humanité perd pied. En vain elle essaie d'échapper. Elle mourra ou naîtra plus forte.

De la rive prochaine, quelques trop rapides esprits lui crient :

« Où es-tu, Humanité, ombre de la pensée, épave légère ? Si tu eusses écouté les êtres clairvoyants, tu serais pas dans ce gouffre. Aujourd'hui, tu vogueras, radeuse, tandis que tu es affranchie et aspirée par le néant ! »

« Tu es sans voix aller à l'aventure. Vois que tu es sans ! Sans boussole sur l'océan de la vie, tu es balbutiée jusqu'à l'angoisse. »

« Est-il possible, Humanité, de se manifester sans idéal, de se passer d'idées saines et propres, de s'exerciser dans le mal, de mépriser d'autrui ? »

« Les instincts pervers, le culte du veau d'or, la haine de la justice, l'écrasement d'une partie des tiens, ce n'est pas avec eux que l'on instaure le bonheur. »

« Une telle Humanité est un crucifix gigantesque. Nul ne doit souffrir inutilement ici-bas. »

Pourquoi l'Humanité est-elle en lutte avec elle-même, se martyriser-t-elle ? La foi est-elle l'idole à laquelle elle sacrifie sans remords ?

« L'Humanité ne peut-elle aimer l'humanité ? »

A ces questions, l'Humanité répond :

« Je suis la victime de préjugés que je ne saurai combattre, de conventions stupides, d'institutions odieuses dont je ne puis me débarrasser. »

Ces déclarations révèlent un état d'âme épouvantable. Ainsi prendraient dans leurs sens littéraux, on recule stupéfait.

Si l'Humanité est un tissu de confréries, d'ignorance et de barbarie, mieux vaudrait le regarder du tigre, la tanière du lion, les marais patrides où s'entrelacent des milliers de reptiles. Ces carnassiers et ces ophidiens épargnent quelques-uns les voyageurs aventureux.

L'homme est parfois un animal plus révoltante à l'homme.

L'Humanité, si fière de ses découvertes, ne rougit pas encore de ses turpitudes.

Contemplez-la dans la multiplicité de ses aspects. Elle vous ravit un peu, elle vous étreuve sourire.

En haut, la tourpe immonde, les parasites multicoles, sauterelles dévastatrices issues de l'Eglise et de l'Etat : en bas, dans les couches sombres du prolétariat, les esclaves impénitents.

Les uns, debout, avec l'impossibilité de la force, commandent et se gavent ; les autres, accroupis sous le capital, produisent et créent.

Voilà l'Humanité !

Antoine ANTIGNAC.

DE RAVACHOL A CASERIO

(Suite)

RAVACHOL

Interrogatoire de Ravachol (Suite)

D. — Comment l'aviez-vous su ?

R. — Par les amis qui assistaient à l'audience et par les journaux.

D. — Et alors ?

R. — M. Bulet l'a lui a reçue la peine de mort contre des personnes de famille, dont les enfants dont il était recueillis chez des compagnons et dont les femmes sont dans une autre maison ! En outre, il n'a, dans son réquisitoire tenu aucun compte des éléments de la police, de l'égard de ce temps, Danton et Leveillé. Ils les avaient jugées jusqu'à la mort ; on n'a pas voulu leur donner seulement d'eau pour leurs blessures. C'est tout cela qui m'a prédisposé (sic) contre M. Benoît et M. Bulet. Je ne connaissais ni l'un ni l'autre ; ni Dardane ni Leveillé ; mais j'étais exaspéré contre les deux magistrats.

D. — Pour faire à exécution ces projets de vengeance, vous êtes allé voter de la dynamite à Stosy-Emilius.

R. — C'est faux.

D. — Vous n'avez pas pris parti au vol de Soisy ? Pourtant vous l'aviez raconté à l'audience et à l'assassinat.

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

D. — Pourtant l'assassinat ?

R. — Non, je n'ai pas pris parti au vol de Soisy.

Parmi les Livres...

D'UN SIECLE A L'AUTRE, par Georges Valois (nouvelle Librairie nationale). On m'a dit : il faut lire ça. C'est la conversion d'un anarchiste au royalisme, ça vaut la peine. Et qui sait, peut-être te convertiras-tu aussi ! Tant et si bien, que j'ai demandé de lire à son auteur.

Hélas ! Monsieur Valois, je suis peiné de vous le dire, mais je ne suis pas converti. Votre livre m'a prouvé que vous êtes un écrivain habile et talentueux même. Mais il ne peut susciter que des conversions intéressées (telle celle du triste copain de Jouhaux, le sieur Dumas, de l'Habillement). Peut-être recruteriez-vous un jour le bedonnant allumetier lui-même quand les derniers effectifs de la C. G. T. auront fondé au soleil. Mais moi ? non. Et pourtant, je lis l'*Action Française* ! Oui, parfois. Pour rigoler cinq minutes quand Léon Daudet jongle avec les pâtes de la République troisième « souteneurs... laveurs de bidets de la Comédie-Française... », vous connaissez le couplet. Mais quand il aborde le genre sérieux, rien ne va plus : je continue à rigoler doucement. Et je regarde, avec le même sourire, le brave Maurras, maniaque entêté comme un soud qu'il est, échafaudant sans relâche ses châteaux de cartes sur des pointes d'épingles, en un équilibre parfaitement instable.

Mais revenons à votre livre, Monsieur de Valois. Je vous assure que je l'ai lu avec la meilleure volonté. Cependant, je ne pouvais m'empêcher de titrer dès le seuil en voyant cette affirmation solennelle : « notre génération qui a été celle de l'anarchie et qui est devenue celle de l'ordre ». Hum ! l'anarchie de Paul Adam, du *Mercure de France*, tout cet anarchisme littéraire exploitant le sacrifice de quelques bons bougres (comme plus tard les mêmes exploiteront la boucherie internationale) ! Pas fausse, l'anarchie ! Et quant à l'ordre... menant à la guerre, merci beaucoup.

Après lecture attentive de votre livre, il reste surtout ceci : que vous ne fâtes jamais anarchiste, Monsieur Valois, au sens que nous donnons ici à ce mot. Les pages narrant les souvenirs de votre enfance ont un grand charme et font bien revivre ce milieu mi-bourgeois, mi-prolétaires, très *vieille-France* comme dirait Maurras. La misère vient, la nécessité, la dure nécessité de travailler. Et votre révolte contre la société, injuste à votre avis, car elle vous brime, vous, cette révolte très vague, vous la baptisez anarchisme. Elle se passera vite et tout le monde vous comprend. Mais n'appeliez pas ça une conversion.

Vous avez habité une mansarde au sixième au quartier Latin, vous avez lu les journaux et les revues anarchistes de l'époque, vous avez fréquenté quelques réunions. Mais vous avouez ingénument qu'un soir de caftard, vous écriviez à un parent riche « sans enfant », nous comprenons, allez, et nous comprenons encore mieux qu'ayant rencontré certain jour M. Léon Daudet, vous avez reconduit votre voie.

Vous avez d'ailleurs des conversions partielles, si j'ose dire, fragmentaires qui sont délicieuses. Ne dites-vous pas quelque part : « Au bout de 3 mois d'expérience de la caserne, je découvre que la discipline militaire n'est pas du tout ce qui m'a été dit dans les cercles révolutionnaires, et que là laisse un homme maître de soi absolument libre de son esprit ». Bigote voilà qui s'appelle aller fort, en langage populaire. Consultez un peu ceux qui prolongent encore l'expérience, en ce moment, Monsieur Valois.

Il est vrai que vous aviez des dispositions étonnantes. Vous aviez pour ailleurs que « en moins de 48 heures, le temps d'aller d'Herstal à Thionville, avec arrêts brevés à Cologne et à Berlin, je me découvris Français, à tel point que, à la frontière russe, j'en étais sûr ». Nous étions sûrs, nous, nous étions sûrs que nous étions sûrs. C'est dégoûtant. C'est le monde renversé. On aura bien des choses pendant cette guerre, mais je ne crois pas qu'on aurait vu celle-là : des putains devenir chastes que la clientèle les délaissaient pour trouver les femmes comme il faut. Pas un Faux-Nœz, pas un Machoïen qui n'ait une ou plusieurs maîtresses. Ça se donne pour un billet de cinquante francs, pour un dîner, pour une caisse de sucre, pour une boîte de conserves, pour rien, pour le plaisir, pour le vice, pour faire comme la voisine. On baise le jour, on baise la nuit, on baise de la cave au grenier, on baise dans la rue en plein midi si l'on osait. Patati et Patata n'est plus un pays, c'est une putain, la putain de l'univers, et tous les hommes de toutes les races l'ont passé sur le devant. Nous en vomissons de dégoût, nous, les putains honnêtes ; car nous sommes honnêtes dans notre genre : vous ne dites pas le contraire. Nous ne nous cacherons pas, nous avouons notre maturité, nous ne réclions pas le chapelier de l'hérésie civile, nous ne nous voulons pas la face en poussant de petits cris de dinde épileptique lorsqu'on articule devant nous des cochonneries. Est-ce que cette partie nationale de jambes en l'air va continuer, dit-on ? Si c'est oui, nous voulons une retraite, nous, l'Etat dédommage bien les commerçants que la guerre a ruinés. Nous sommes ruinés comme eux, nous sommes à bout de ressources et de patience ! »

Quelle exagération ! dirent d'aucuns camarades. Mais non, je vous assure. Certain soir d'été, telle professionnelle du Sébasto, qui frisait l'âge canonique, me fit à peu près la face en poussant de petits cris de dinde épileptique lorsqu'on articule devant nous des cochonneries. Est-ce que cette partie nationale de jambes en l'air va continuer, dit-on ? Si c'est oui, nous voulons une retraite, nous, l'Etat dédommage bien les commerçants que la guerre a ruinés. Nous sommes ruinés comme eux, nous sommes à bout de ressources et de patience ! »

Bien sûr, nous ne comprenons pas cela Monsieur Valois, nous ne parlons pas la même langue. Que voulez-vous que j'ajoute quand vous parlez de la censure tsariste avec louanges, où vous opposez l'*Asie barbare* à l'*Europe civilisée* ? La civilisation d'un Mangaïa et d'un kronprinz, d'un Guillaume et d'un Poincaré, la barbarie d'un Rabindranath Tagore ou d'un Gandhi ? Sourions, n'est-ce pas, et passons.

Il reste, Monsieur Valois, que votre livre,

De ce même ton de voyou de Paris, il conte le voyage à Paris, le matin du 11 mars, avec la marinette cachée sous les jupes de la fille Soubert. Simon cherche à innocenter complètement la jeune femme :

B. — C'est une fille, elle ne savait rien, monsieur. Elle n'avait pas, elle n'était pas malade, c'est femme. D'ailleurs, elle pouvait pas distinguer ; c'était enveloppée dans du papier à goudron. Elle pouvait pas voir, c'est femme !

D. — Vous n'êtes pas allé jusqu'au boulevard Saint-Germain ?

R. — Non, j'ai laissé aller Ravachol, qui disait qu'il pouvait faire la besogne tout seul.

D. — C'est bien invraisemblable, mais alors, vous qui avez écrit la lettre au préfet de police ; c'est vous qui avez écrit la lettre au préfet de police. Benoît et l'éloge de la maison ; et vous n'auriez pas eu de curiosité, au moins, partant avec Ravachol, d'aller jusqu'au bout avec lui ?

R. — Particulièrement que non. Il pouvait faire la besogne tout seul. C'était pas la peine de le suivre.

D. — Ravachol et Chaumartin l'ont dit.

R. — Ah bien ! s'ils ont dit, ils en ont menti.

Interrogatoire de Chaumartin

Après Simon, Chaumartin : la note change :

Chaumartin parle d'une voix retenuée, sourde, étranglée, une voix de téléphone, et répond, avec un calme un peu pleurnard, avouant tout, dénonçant tout le monde, poli, soumis, pas anarchiste du tout.

D. — Vous avez reçu Ravachol ?

R. — J'ai reçu Léon Léger et je l'ai abrité parce qu'il me disait être poursuivi pour la justice.

D. — Il vous a dit pourquoi ?

R. — Oui, pour le crime de Chambres.

D. — Vous avez été, peu de temps après son arrivée à Saint-Denis, chercher à Saint-Etienne de l'argent chez Beata ?

R. — Oui, monsieur.

D. — Combien ?

R. — 3.000 francs que j'ai remis à Ravachol. Quelques temps après, Beata est arrivé à Saint-Denis avec Mariette Soubert, sa maîtresse ?

R. — Oui.

D. — Il avait des cartouches de dynamite.

R. — Oui.

pour habile et intéressant qu'il soit, a manqué son but. Il ne convertira personne. C'est sans aucune crainte que je conseille franchement aux copains de le lire s'ils en ont l'occasion. Une seule chose m'ennuie : le leur faire acheter et verser ainsi du pognon pour cette couille molle de Philippe. Mais déposez-en donc quelques exemplaires pour la propagande au *Libertaire* et vous verrez qu'on rigolera au boulevard du Belleville !

PATATI ET PATATA EN GUERRE, par Antonin Seuh (Ollendorff). C'est une suite à l'inénarrable volume *Les Gâts de la République de Patati et Patata* dont j'ai parlé ici même. Volume aussi inénarrable d'ailleurs, description de la guerre mondiale sur un mode ironique qui perce à vif toutes les comédies et tous les mensonges. Œuvre digne de paraître en feuilleton au *Canard Enchaîné*, et ce n'est pas peu dire.

De l'exagération ! diront les gens sérieux, trop sérieux. A peine, j'ai fait lire le chapitre où Salvajand conte à son ami de Louvenard son affection au poste pépère d'inspecteur des camps de concentration, tandis que, sous le siège de la morture, le chauffeur l'explique son embusquage et celui du patron à Bancoulo, qui éclipsent de beaucoup le pâle *Entremetteuse* pour vieilles épouses et jeunes invertis de tout un peu ! Maurice WULLENS.

et que je ne sais plus quelles sont les personnes réelles, quelle sont les imaginaires !

Livre véritable, donc, inspiré d'une saine et plantureuse gaîté. Il faut lire ça pour en rigoler une bonne heure et ça ne décourage pas de reprandre le bon combat après, bien au contraire.

Livre de la bonne lignée française des Balais, des Voltaire et des Mirabeau. Ohé ! messieurs de l'*Action Française*, vous qui clamez sans cesse : « Tout ce qui est national est notre », que ne revendiquez-vous ce beau volume. Il continue la tradition du *Gargantua*, du *Candide* et de l'*Abbé Jules* avec une verve, un brio qui dépassent de beaucoup le pâle *Entremetteuse* pour vieilles épouses et jeunes invertis de tout un peu !

Maurice WULLENS.

Consommateurs & Producteurs

Si l'on considère attentivement l'espèce humaine, on s'aperçoit vite que tous les individus qui la composent — quel que soit leur âge et quel que soit leur sexe — sont tous des consommateurs. Tous ont des besoins impérieux à satisfaire.

Pour satisfaire ces besoins, il faut avoir des matériaux nécessaires à cette satisfaction. Pour avoir ces matériaux, il faut produire.

Puisque tous les individus de l'espèce sont consommateurs, on pourra déduire que tous sont producteurs, et que l'échange entre les différents produits est une affaire toute simple et toute naturelle.

Il n'en est rien.

Dans la société la plus idéale, tous les individus ne produisent pas. En seront exemples de droit l'enfance et l'adolescence, la vieillesse, les malades ou infirmes, et les femmes en période de procréation.

On rapposse environ 40 % d'individus qui consomment sans produire, chiffre qui existe toujours dans la meilleure des sociétés.

Ces êtres ne peuvent par conséquent pas faire l'échange et pourtant il saute aux yeux qu'ils ont le droit de consommer, autant et peut-être même plus ou mieux que ceux qui produisent.

L'échange des produits n'est donc pas l'ultime ratio de la distribution des produits.

A ces 40 % qui ne peuvent pas produire, on peut en ajouter, dans notre société d'exploitation, environ 10 % de consommateurs, qui sont producteurs, mais qui produisent rien ou tout au moins rien d'utile, et qui consomment pourtant.

20 % seulement produisent utilement, produisent les matériaux nécessaires aux 100 % des consommateurs.

Et bien ! camarades, qui ne comprenez pas comment certains hommes : médecins, professeurs, etc., qui ne produisent rien de concrète, de matériel, pourront faire pour échanger puisqu'ils ne possèdent rien, diriez-vous, veuillez suivre mon raisonnement :

« C'est comme s'il n'y en avait pas ! clama la professionnelle. Ils se détournaient de nous sous prétexte que nous pourrions leur coller la vétrolle et ils se rabattaient sur les femmes honnêtes. Les femmes s'offrent à l'envi ; qui en veut, n'a qu'à taper dans les fesses, qui met à naître les patients et leurs beaux sentiments. L'intrigue seul est un peu romanesque, mais le tableau est brossé avec des couleurs vives. Ecoutez la délation des « dames », apportant ses condoléances à un monsieur le Président.

« Ça ne peut pas durer... Nous crevons de faim, il n'y a plus de tarifs du tout, pour cette raison qu'il n'y a plus d'hommes. Les hommes de Patati et Patata sont au front... »

Gremus s'effraie de la tourmente que prend la conversation ; il suggère : « Mais les Aléliés ? Les neutres ? »

« C'est comme s'il n'y en avait pas ! clama la professionnelle. Ils se détournaient de nous sous prétexte que nous pourrions leur coller la vétrolle et ils se rabattaient sur les femmes honnêtes. Les femmes s'offrent à l'envi ; qui en veut, n'a qu'à taper dans les fesses, qui met à naître les patients et leurs beaux sentiments. L'intrigue seul est un peu romanesque, mais le tableau est brossé avec des couleurs vives. Ecoutez la délation des « dames », apportant ses condoléances à un monsieur le Président.

La révolution est faite. J'entends par révolution la disparition du patronat et de l'Etat. Tout est à tous et aucun homme ne possède rien. L'exploitation a disparu, ainsi que les lois. Plus de riches, plus de pauvres, plus de soumis, plus de dirigeants. Tous semblables.

La révolution est faite, mais c'est une révolution qui ne peut pas être réalisée spontanément, il faut pourtant que la Révolution ne pourra se faire que lorsque les troupes révolutionnaires seront bien disciplinées et auront des cadres sachant bien commander.

Nous savons que le mouvement révolutionnaire se produit toujours spontanément, pour une cause quelquefois minime, mais dans une période de misère et de servitude.

Qui plus que les anarchistes désirent que le mouvement révolutionnaire soit international ?

L'Internationale anarchiste existe.

Biens plus, dans les syndicats, les anarchistes demandent la formation d'une Internationale syndicale. Travailleurs du monde, mais d'une Internationale sans compromission avec les partis politiques, sachant, au contraire, que tous les partis politiques, quels qu'ils soient, sont une entrave et un poids lourd à la Révolution en marche.

Les anarchistes ne connaissent ni les citoyens, ni les électeurs, ils ne basent leurs théories que sur les consommateurs et les producteurs.

C'est la seule base solide.

Chaque individu, chaque famille, chaque commune font connaître les besoins de leur consommation et leurs possibilités de production.

Le grand géographe venant faire la connaissance de l'humble et modeste ouvrier

par régions et par la nation.

On connaît immédiatement les produits que l'on ne peut se procurer sur notre sol.

Ceux qui sont en trop petit quantité.

Ceux qui sont suffisants.

On peut remédier, porter son effort sur les produits qui impriment au lieu de la concentrer sur ceux qui sont en abondance, de manière à se rapprocher d'un équilibre possible.

Pas besoin de politiciens, d'Etat, de capitalistes pour faire cela.

Consummateurs et producteurs seuls sont à même d'établir le bilan et de s'arranger pour que la vie soit pour chacun la moins dure possible et la plus belle.

Léon ROUGET.

leur satisfaction propre et la satisfaction de tous.

Personne ne sera obligé de faire ceci ou cela, et tout se fera, même les plus désagréables métiers, parce qu'ils seront utiles.

Comme le commerce aura cessé, en même temps qu'aura disparu la propriété privée, il n'y aura plus de voleurs et, partant, plus de polices, de gendarmes, de juges et de prisons.

qui auront mission d'éduquer et d'instruire les enfants s'appliqueront à leur donner le plus de connaissances et à dresser la branche qui a les sympathies de chacun d'eux.

C'est dans cette branche particulière qu'ils les dirigeront, et ils deviendront ainsi toujours les meilleurs.

Toutes les professions qui existent au lendemain de la Révolution seront reconduites à l'intérêt général et d'utilité publique.

Que l'on façonne rationnellement les cerveaux, que l'autre produise des objets manufacturés, que celui-ci souligne les malades, que ce dernier fasse pousser le blé, tous auront droit à satisfaire leurs besoins, et prendront pour cela librement dans les entrepôts où seront déposés les produits, tout ce qui leur sera nécessaire.

Je connais encore une autre de vos objections :

La Révolution aura toujours contre elle les Etats et les gouvernements encore en régime d'exploitation, et il ne suffira pas seulement de faire face aux besoins de l'Etat, mais aussi de défendre les libertés.

Pour satisfaire ces besoins, il faut avoir des matériaux nécessaires à cette satisfaction. Pour avoir ces matériaux, il faut les produire.

Puisque tous les individus de l'espèce sont consommateurs, on pourra déduire que tous sont producteurs, et que l'échange entre les différents produits est une affaire toute simple et toute naturelle.

Il faut pour rendre hommage à celui qui, toute sa vie durant, se dépensa pour notre bien idéal, et c'est pour rappeler ou faire connaître cette noble idée, que nous avons toujours honoré.

Sorti tout jeune de l'école, pour entrer

comme apprend dans un tissage, Pierre Martin n

AVANT LE CONGRÈS DE SAINT-ÉTIENNE

Pour une Internationale Syndicale Révolutionnaire

Puisque la question de l'Internationale Syndicale va entrer dans une phase active, il ne serait pas utile de causer quelque peu de celle d'Amsterdam et de celle de Moscou.

En ce qui concerne Amsterdam, la plupart des camarades sont fixés sur le rôle équivoque et néaste pour le mouvement ouvrier.

Pourtant, certains « syndicalistes » de la C. G. T. U., qui sont pour quelque chose dans la scission, voudraient nous faire nouveau avec les renégats de la rue Lafayette. Nous sortons d'en prendre.

En ce qui touche la liaison qui existe entre le Parti socialiste — S. F. I. O. — et la rue Lafayette et par réciprocité l'Internationale d'Amsterdam avec le Bureau International du Travail de Genève, il ne peut y avoir de contestation.

La preuve : ce dernier fait en date : l'intervention d'Albert Thomas au Congrès de l'Internationale Syndicale d'Amsterdam à Rome.

Pour ce qui est de l'Internationale Syndicale de Moscou, c'est autre chose : à ce sujet l'opposition n'existe pas, loin s'en faut, entre les adhérents de notre nouvelle C. G. T. Nombreux hélas ! sont ceux qui pensent que l'Internationale Syndicale de Moscou est le centre d'attraction du mouvement ouvrier mondial.

Pour bien se situer, nous ne devons pas oublier l'origine de l'opposition qui s'est manifestée à l'égard de la vieille C. G. T. dès août 1914 : trahison de ses leaders en s'alliant avec le gouvernement Poincaré pour soutenir la guerre impérialiste, sa soumission aux divers gouvernements qui se sont succédé pendant la tourmente sanglante, son programme économique, nationalisation, intégration général, etc... en un mot, nous pouvons dire que le Syndicalisme préconisé par la rue Lafayette, fait partie intégrante de la politique réformiste et gouvernementale.

Ceci dit, examinons si vous le voulez, si l'Internationale Syndicale de Moscou ne fait pas ce qu'elle reproche à Amsterdam : être au service d'une politique gouvernementale.

Dans le *Bulletin Communiste* du 28 octobre 1920, on lit :

Tout parti désireux d'appartenir à l'Internationale Communiste doit poursuivre une propagande persévérente et systématique au sein des syndicats, coopératives et autres organisations des masses ouvrières. Des noyaux communistes doivent être formés dont le travail opiniâtre et constant conquerra les syndicats au communisme. Leur devoir sera de réveiller à tout instant, la trahison des socialistes et les hésitations du centre. Ces noyaux communistes doivent être complètement subordonnés à l'ensemble du Parti.

Dans le même numéro, un peu plus loin, nous lissons encore :

Les syndicalistes révolutionnaires et industrialistes veulent combattre la dictature de la Bourgeoisie, mais ils ne savent pas comment s'y prendre. Ils ne remarquent pas qu'une classe ouvrière sans Parti politique est un corps sans tête. Le Syndicalisme révolutionnaire n'a marqué un pas en avant, que par rapport à l'ancienne idéologie inerte et contre-révolutionnaire de la 2^e Internationale. Par rapport au marxisme révolutionnaire, c'est-à-dire au Communisme, le Syndicalisme et l'Industrialisme marquent un pas en arrière. Les syndicalistes révolutionnaires parlent souvent du « grand rôle que doit jouer une minorité révolutionnaire ». Or, en fait, cette minorité qui est communiste et qui a un programme, qui veut organiser la lutte des masses, c'est bien le Parti Communiste nîstre !

Toujours dans le même numéro :

L'Internationale Communiste invite tous les Syndicats acceptant les principes de la 3^e Internationale à rompre avec l'Internationale jaune. L'Internationale organisera une section internationale des syndicats rouges qui se placent sur le terrain du communisme. Tout conflit économique important peut soulever devant les ouvriers, la question de la Révolution. Il est donc du devoir des communistes de faire ressortir devant les ouvriers, dans toutes les phases de la lutte économique, que cette lutte ne saurait être couronnée de succès que lorsque la classe ouvrière aura vaincu la classe capitaliste dans une bataille rangée et se chargera, sa dictature une fois établie, de l'organisation sociale du pays. C'est en parlant de la que les communistes doivent tendre à réaliser, dans la mesure du possible, une union parfaite entre les Syndicats et le Parti Communiste, en les subordonnant à ce dernier avant la guerre de Révolution. Dans ce but, les communistes doivent organiser dans ces syndicats et conseils de production, des fractions communistes qui les aideront à s'emparer du mouvement syndical et à le diriger. »

Tout ce qui précède est tiré du texte intégral et officiel du 2^e Congrès de l'Internationale Communiste. Donc, il ne faut pas venir me raconter des histoires en nous affirmant que l'Internationale Communiste ne vise en rien l'Internationale Syndicale. Menacons tout cela. La preuve est là. Sous la pression du moment, nos dictateurs ont donné comme mot d'ordre pas de subordination, alliance seulement avec les Partis qui agissent révolutionnairement. Manque de franchise, voilà ce qu'il y a, car l'adhésion, une fois votée à Moscou, la liaison, puis la subordination suivront de près.

Poursuivons nos citations, car mieux que les discours, elles prouvent l'arrière-pensée de nos « communistes ».

Le *Bulletin Communiste* du 23 décembre 1920 publie la décision ci-dessous, prise par le Congrès du Parti Communiste russe, traitant des rapports du P. C. russe avec les Syndicats en Russie :

« Le Congrès est persuadé qu'en résultant du processus qui se remarque, les Syndicats se transforment inévitablement en organes de l'Etat socialiste dans lesquels la participation pour toutes les personnes occupées dans une profession donnée, sera rendue obligatoire par l'Etat. »

Les Syndicats agissent de concert avec le Parti et les Soviets. Pour avoir une idée précise des relations mutuelles entre les Syndicats et les Partis ouvriers, il ne faut pas oublier que dans la Russie actuelle, les Soviets sont des organisations beaucoup plus vastes que les syndicats et dont les fonctions vont de pair avec certaines fonctions des syndicats.

Le Parti Communiste se donne pour tâche de conquérir une influence prépondérante et la direction complète dans toutes les organisations de travailleurs, dans les syndicats, dans les coopératives, dans les communes agricoles, etc., etc.

De plus, chaque fraction syndicale communiste, ne constitue qu'une sous-section de l'organisation locale. La fraction communiste centrale des syndicats locaux est subordonnée intégralement au

Comité local du Parti et la fraction communiste pan-russe des syndicats est subordonnée au Comité Central du Parti.

« Les communistes qui militent dans les syndicats ont pour devoir de lutter de la manière la plus active contre les tentances syndicalistes, sans leur faire jamais la plus petite concession. »

De cela, camarades, nous pouvons déduire ceci : le Syndicalisme russe n'existe pas, les communistes l'obligent à se soumettre, et rien ne leur est plus facile, puisqu'ils ont pour eux le pouvoir, l'Etat, la force armée, la police.

Alors, pourquoi nier, dans certains meilleurs, les persécutions dont est victime en Russie, tout militant qui manifeste une certaine indépendance d'esprit.

Remarquez toute cette liaison et subdivision : sous-section, subordonnée à la fraction communiste locale, qui est subordonnée au Comité local du Parti, et la fraction communiste pan-russe des syndicats subordonnée au Comité Central du Parti. Quelle hiérarchie militaire ! Et on appelle cela le Syndicalisme.

Continuons nos citations. Loriot écrit dans le *Bulletin Communiste* du 1^{er} septembre 1921 :

« L'Internationale Communiste me demande qu'une chose rationnelle et nécessaire, c'est que les communistes entrent au Parti ; c'est qu'ils se pénètrent bien de l'idée que le Syndicalisme est une politique et qu'il est absurde et impossible d'être communiste dans le Parti et Syndicaliste dans les Syndicats. »

Vous êtes les Mayoux sur un « mauvais » terrain. Si tous les communistes se mettent maintenant à trouver par trop étranges les multiples volte-face de nos dictateurs, vraiment ce sera la fin de tout. Attention au Comité Directeur et aux syndicats.

Les Mayoux peuvent être soudés et absolu des rois.

« Et vous croyez que nous pouvons accepter cela. Nous ne l'accepterons pas. »

« Les travailleurs luttent pour leur émancipation et non pour se donner de nouveaux maîtres. »

Vous êtes les Mayoux sur un « mauvais » terrain. Si tous les communistes se mettent maintenant à trouver par trop étranges les multiples volte-face de nos dictateurs, vraiment ce sera la fin de tout. Attention au Comité Directeur et aux syndicats.

Quand nous n'étions que quelques-uns, pas mal de Mayoux, à lutter contre la guerre, on était-il donc alors éprouvé ? Certains étaient eux deux officiers et faisaient marcher les hommes en les menant ou les poussant aux différentes actions militaires ; d'autres soutenaient les gouvernements.

Quand on a vu et lu tout cela, et il y avait bien autre chose à voir et à dire, mais il faut le temps — nous pensons que les militaires devraient être fixés sur la valeur des déclarations d'autonomie qui sortent à tout instant de la bouche de certains. Une véritable Internationale Syndicale est à construire. Peut-être aurons-nous contribué par cet exposé à faciliter sa constitution.

Il est courant que les anarchistes soient accusés par les communistes d'avoir fait la révolution en Russie. A ce sujet, qu'on nous permette de citer quelques passages du *Bulletin Communiste* du 1^{er} septembre 1921, dus à la plume de Victor-Serge (Kibalchiche), disons en passant qu'il ex-anarchiste il ne nous aime plus beaucoup :

« Les 3 et 4 juillet, un mouvement révolutionnaire parti des usines de Petrograd, issu des masses mêmes, et qui n'a pas de chefs connus, menace de jeter bas toute l'édition fragile du pouvoir. Ce mouvement vise aussi les dirigeants officiels du Soviét : Tseretelli, Danner, Thiede. Son importance historique est extrême : car il montre la population ouvrière de Petrograd insoumise contre ceux qui prétendent parler en son nom, manifestant par un acte de volonté de continuer la révolution. A vrai dire le mouvement du 3-4 juillet (1917) fut déclenché et dirigé par des anarchistes. »

« Le Comité Central du Parti bolchevik le jugea prémature et ne le sanctionna pas.

« Insuffisamment soutenu par les uns, désapprouvé par les autres, le mouvement populaire échoua.

« La force arrêta le réprime. On tire, on assomme, on écrase les révolutionnaires, traque systématiquement les bolcheviks rendus responsables de tout à cause de leur incommode opposition. Lomatcharsky et Trotzky sont arrêtés, Lénine et Zinoviev se cachent. Enfin, la réaction est à son point culminant. Une intrigue s'ouvre entre Korniloff, Kerensky, Savinkov — terroristes à tout faire pour instaurer la dictature. Korniloff se lance dans l'aventure, désavoué par ses alliés, si l'on peut comprendre que la dictature militaire ne se partageait pas.

« Pour repousser le condottiere, voici que l'on appelle de Cronstadt les matelots bolcheviks et anarchistes que l'on vilipendait et punissait hier pour leur participation aux émeutes de juillet. Le Soviét arme les ouvriers. Un grand pas est fait... »

Appréciez, camarades, l'action des anarchistes et l'attitude équivocative des néo-communistes. Les quelques lignes de Trotzky qui suivent dans ce même *Bulletin*, l'exposent ci-dessus, n'enlèvent rien aux faits, ni à la valeur des gestes de nos camarades anarchistes russes. Trotzky a voulu excuser leur non-participation officielle par ces lignes (*Bulletin Communiste* du 1^{er} septembre 1921) :

« Nous considérons que l'heure n'était pas encore venue d'agir de la sorte, à cause de l'état d'esprit rétrograde des campagnes. Mais nous craignons d'autre part que les événements du front ne créassent le chaos au sein de la révolution et ne fassent désespérer les masses. L'attitude de notre Parti en présence des événements des 3-5 juillet, fut donc imprécise. Nous redoutions que Petrograd ne se sépare du reste du pays et nous espérions pourtant que son initiative énergique sauverait la situation. Nos agitateurs dans les masses marchaient avec elles et se montraient intraitables. »

Ce qui revient à dire, le P. C. n'ayant pas la haute main sur le mouvement déclanché, on doit le diminuer pour ne pas dire le saboter. Et quand on songe ce qu'on a fait depuis les communistes au pouvoir en massacrant à Cronstadt le 6 mars 1921, 14.000 révolutionnaires, on se demande vraiment si leur manque pas un peu de perdre quand ils nous causent parfois encore de Kérensky.

Pendant l'insurrection de novembre 1917, la victoire resta aux peuples des fabrourgs. Le militant, M. Oulianov, la commente ainsi, toujours dans le *Bulletin Communiste* du 1^{er} septembre 1921 :

« La victoire fut incomplète à cause de l'attitude du C. R. M. Comité Révolutionnaire Militaire. — Et si nous eussions cette victoire, telle quelle, nous le devons à l'élan spontané des masses, au stoïcisme et à l'énergie des militants des quartiers ouvriers qui vivaient et marchaient avec le peuple. »

Puis plus loin, nous lisons dans le même article :

« Le Parti bolchevik étant la seule organisation puissante et nombreuse qui comprend la volonté des masses et consent à se mettre à leur tête, eut dans ces événements le rôle dominant. Collaborent avec lui les socialistes révolutionnaires de gauche — Sabine notamment — et les anarchistes, nombreux, dévoués, mais épargnés... »

Ce qui n'empêche pas le gouvernement bolchevik de déporter, d'emprisonner et de faire disparaître les anarchistes russes, coupables d'aimer la liberté.

Nous terminerons là et laisserons aux camarades le soin de développer davantage les commentaires.

Voix de Province

Dans le Nord les « syndicalistes communistes » jettent le masque

Dernièrement, c'était une « adresse » de Lauridan, secrétaire de l'Union Départementale Unitaire, « Aux représentants de la République des Soviets à Gênes », acte éminemment politique et qu'avocait mauvaise foi, les syndicalistes communistes se réclamaient de l'avant-garde.

Ensuite, c'est un contre-projet de statut pour la C.G.T.U. où il est question de remplacer l'Etat bourgeois par l'Etat prolétarien.

Et enfin, voici le gros morceau, le projet de l'Union Départementale pour l'achèvement d'un imprimé et le lancement d'un quotidien « en collaboration avec les partis d'avant-garde et principalement du parti communiste ».

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission tous ont été rappelés qu'il ne failait pas liaison, ni subordination, mais également avec les amis de l'opposition.

Le résultat est arrangé pour la parution de ce journal, et dans chaque union locale le siège des camarades est fait. Mais depuis la scission